

CHLORION



EDITIO

La nuit du crotale.

Pièce en forme de prophétie.

Personnages :

- le prince Adjäl Kinach Ram
- Susto Mokaraï Kalibos (celui que l'on croit sage)
- l'amante Main de lys (visage avec un masque de lune)

DISONS QU'AU DEBUT...

La pièce se déroule dans une sorte de grand hall sous une montagne avec une salle en forme de tholos.



La scène s'éclaire lentement avec une pénombre dans la salle et une lumière forte sur l'entrée. Susto est assis sur ses genoux au centre, la tête penchée en avant. Il tient un long bâton qui repose sur son épaule et de son extrémité il trace en silence des figures invisibles sur le sol. Adjal entre.

Susto : (sans lever les yeux) Pourquoi viens-tu ici ?

Adjal : Je pensais être seul.

Susto : Je vis là. Tu me déranges.

Adjal : Ce lieu quel est-il ?

Susto : Un tombeau... Au beau milieu d'une ville désertée. Qui es-tu ?

Adjal : Je suis le prince Adjal

Susto : Pourquoi es-tu venu ?

Adjal : J'ai tout perdu.

Susto : Il te reste la vie, ce me semble.

Adjal : Je n'y tiens pas outre mesure.

Susto : Réfléchis tout de même avant de vouloir la quitter. (Un silence) Qui t'as parlé de cet endroit ?

Adjal : Personne. J'ai mené mes pas au hasard.

Susto : J'aurais dû me douter ; le seul moyen de trouver est de ne pas chercher.

Adjal : Comment vis-tu en ce désert ?

Susto : Je ne vis pas.

Adjal : Tu es un esprit ?

Susto : En quelque sorte.

Adjal : Tu parles par énigmes.

Susto : Je n'ai pas l'habitude de parler.

Adjal : Me diras-tu ton nom ?

Susto : Si je te le donne, tu auras prise sur moi.

Adjal : Je ne suis point magicien.

Susto : J'ai cru un instant que tu avais ce pouvoir puisque tu es venu.

Adjal : Hélas, non. Si j'en disposais je serais le vainqueur acclamé et non un fugitif.

Susto : Victoire et défaite sont soeurs cruelles.

Adjal : Peut-être, mais la première m'a fui et je doute de la revoir un jour.

Susto : Qu'en sais-tu ? Le sort des dés nul ne le possède tant qu'ils demeurent lancés. On a vu durant les temps anciens reflourir des cités embrasées, renaître des splendeurs éteintes.

Adjal : J'aimerais bien te croire.

Susto : Je me nomme Susto Mokaia Kalibos et je suis le gardien de ce tombeau antique. L'unique survivant.

Adjal : J'ai entendu parler d'une légende à ce nom.

Susto : On nous conte tant d'histoires... Tant de fables !

Adjal : Ce conte n'était pas très heureux.

Susto : Tout ce qui touche à l'être contient le vrai malheur.

Adjal : Vraiment ?

Susto : Comme je te le dis.

Adjal : Veux-tu entendre par là que nous sommes déçus ?

Susto : (riant doucement) Moi seul ici interroge.

Adjal : Bien. Que veux-tu savoir ?

Susto : Combien de temps comptes-tu rester ?

Adjal : Le temps qu'il faudra.

Susto : Le temps ici n'existe pas.

Adjal : Je dois refaire mes forces.

Susto : Dans quel but ?

Adjal : Reprendre le pouvoir. (Un silence)

Susto : Qu'est-ce que le pouvoir selon toi ?

Adjal : Quelle question ! Le pouvoir c'est la véritable raison de vivre, le but de chaque instant ; l'ivresse de savoir qu'un seul geste de toi fait se lever les foules, lance mille navires à la mer. Que des hommes sont prêts à te donner leur sang, des femmes leur amour et leurs enfants pour que la guerre les dévore ; que la chose que tu saisis se mue en or. Par dessus tout que tu as la possibilité d'anéantir.

Susto : Est-ce bien ceci ?

Adjal : Le pouvoir attire la richesse, les biens nombreux, les êtres prêts à servir.

Susto : Il fait de toi un menteur et un manipulateur.

Adjal : Et alors ? La vie n'est-elle point combat ? N'étais-ce déjà ainsi dès l'orée du monde ? Les animaux ne s'entretuent-ils ?

Susto : Ils doivent manger.

Adjal : Oui, manger, cette chose répugnante.

Susto : La vie se dévore elle-même.

Adjal : Peux-tu me dire pourquoi ?

Susto : Voilà une question qui m'a préoccupé autrefois.

Adjal : Et à présent ?

Susto : Je n'y pense plus. Rien ne sert de poser d'inutiles interrogations.

Adjal : Alors quelles sont les bonnes ?

Susto : (riant doucement) La liste demeure longue.

Adjal : Commence par la première.

Susto : De quoi faut-il nourrir son esprit ? Quand on en possède un bien entendu...

Adjal : De l'idée du résultat à coup sûr.

Susto : Stupide.

Adjal : Les causes et les effets s'entraînent, nous y sommes soumis si l'on n'y prend garde. Voici ce que l'esprit peut nous procurer : par réflexion nous pouvons échapper à la fatalité.

Susto : Tu n'y es pas. Tu ne peux t'évader de la marche des événements, tu y es soumis jusque dans ta paresse quotidienne. Tu crois être puissant alors que tu es faible ; tu t'estimes

clairvoyant alors que tu ne vois ni n'entend. La vraie raison de ta défaite réside en cette illusion qui te possède entier.

Adjal : Tu veux dire que je suis fautif ? Que j'ai provoqué ma propre chute ?

Susto : Tout juste. (Il dessine sur le sol)

Adjal : (accablé) Misère !

Susto : Parle. (Un silence)

Adjal : Je fus le maître incontesté d'un royaume puissant, un royaume étendu, riche de belles provinces. On y trouvait des denrées venues de lointaines contrées, acheminées par les montagnes hautes et les mers dangereuses, des épices précieuses qui donnaient aux plus fade des mets la saveur du vif récit. Il y avait des penseurs qui s'essayaient aux songes, des danseurs qui égayaient nos soirées d'été, des femmes belles à courtiser, des graves philosophes toujours plus enclins à d'austères discours, une jeunesse enfin libre de s'amuser ou bien d'acquérir du savoir. Des artistes glorieux créaient de somptueuses et inutiles fresques se disant dieux vivants ; chaque jour bruissait de vaines polémiques et ainsi tout allait pour le mieux : les horloges marchaient, les fiers soldats défilaient, les bouchers débitaient et désossaient, les banquiers prospéraient.

Susto : Et tu pensais gouverner sagement ?

Adjal : Je le croyais en effet.

Susto : Fatale erreur.

Adjal : Que veux-tu dire ?

Susto : C'est lorsque tout semble en libre mouvement que le danger s'avance. Quand on pense contrôler ce qui rampe, tenir à distance le mal sournois.

Adjal : Je n'ai rien vu venir. Cela s'est produit sans aucun bruit, comme un serpent venimeux se glisse dans la douce torpeur d'une maison ouverte.

Susto : Un complot ?

Adjal : La trahison.

Susto : Les hommes sont cruels et méchants, les femmes les suivent de près.

Adjal : Je ne sais trop comment les brebis sont devenues des loups féroces, sans pitié ; sans cesser de se haïr tous se firent la guerre. Je suis ici à cause de la haine. Sais-tu ce que c'est que la haine ? Elle est brûlante sève qui envahit ton esprit et tes membres ; elle devient source de toute action, de chaque respiration. Pire qu'une amante jalouse elle exige d'être assouvie sous peine de te voir dépérir. Et si elle atteint son but, elle n'est jamais rassasiée : il lui faut des victimes toujours plus humiliées, démembrées, anéanties. Il lui faut sans répit des clameurs et du sang !

Susto : Oui, la haine ne se divise pas. Il se trouve que le mal

commis se renforce, la haine s'ajoute à la haine et même quand l'ennemi a cessé d'exister, il vous manque. C'est comme si l'on vivait dans les racines d'un arbre immense ou bien dans ses frondaisons.

Adjal : J'ai craint pour ma vie ; j'ai dû partir.

Susto : L'exil ne résout rien mais il est un temps pour tout. Profite de lui pour devenir meilleur.

Adjal : Il me faut revenir, reprendre le pouvoir. M'aideras-tu ?

Susto : Pourquoi le ferais-je ?

Adjal : Les conteurs te disent sage. Le plus sage.

Susto : (soupirant) Ce sont des menteurs.

Adjal : Tu ne crois point en la sagesse ? Tu ne l'as pas apprise, ici dans ce désert ?

Susto : Il n'y a aucune sagesse dans l'impeuplé.

Adjal : Je ne te saisis pas.

Susto : À qui réserves-tu cette sagesse dans la solitude ? Aux araignées et aux scorpions ? Ils sont tout aussi sages que toi puisqu'ils te fuient pour ne vouloir te ressembler. Ils chassent et meurent sans se poser l'absurde question du devenir de l'autre ; eux savent trouver au milieu de nulle part la raison d'exister.

Adjal : Quelle est-elle ?

Susto : Transmettre.

Adjal : Veux-tu m'en dire plus ?

Susto : Pas avant de connaître ton coeur.

Adjal : Je suis sincère.

Susto : Peut-être. Es-tu juste de voix ?

Adjal : Je sais convaincre.

Susto : Cela ne suffit. Tu dois savoir à quoi consacrer ta vie et en faire quelque chose. À supposer que tu saches en faire quelque chose.

Adjal : Je te l'ai dit : je veux reconquérir ma place légitime.

Susto : L'est-elle seulement désormais ? Tu l'as perdue par trahison dis-tu, mais n'est-ce pas par démerite ? Par aveuglement ou encore refus d'admettre la simple vérité ?

Adjal : Les vérités sont multiples ; chaque être possède la sienne.

Susto : Voici bien le début du mensonge : il n'existe qu'une seule vérité, celle de la séparation du bien et du mal. Elle est subtile.

Adjal : Je ne te crois pas. La loi ; il y a la loi qui dit très nettement ce qui demeure autorisé ou défendu.

Susto : Qui édicte la loi ?

Adjal : Celui qui gouverne.

Susto : Bien sûr... Et si la loi est muette ?

Adjal : Alors l'ambition se fait cours.

Susto : (après un silence et en dessinant sur le sol) Je connais maintenant le fond de ton coeur.

Adjal : Et donc ?

Susto : Il est aride.

Adjal : Tu ne m'aideras aucunement en ce cas ?

Susto : L'aride peut refleurir, le désert se couvrir de verdure parce qu'une pluie improbable venue de nulle part tombe soudain.

Adjal : Alors que me demandes-tu ? Qu'exiges-tu ?

Susto : Je ne te demande pas de cesser d'être puissant et riche, je te demande de cesser d'être méchant.

Adjal : J'ai toujours voulu le bien de mon peuple.

Susto : Voici encore le dilemme : tu penses pour les autres. Là se trouve le début de la perversité.

Adjal : Tu prétends qu'il ne faut se soucier d'autrui ?

Susto : Je prétends que vouloir gouverner les hommes est une folie destructrice. Plus : une porte ouverte sur la tyrannie.

Adjal : Tu es bien amer.

Susto : Aujourd'hui les fous méchants sont rois. Le monde est la proie des furieux et des menteurs.

Susto : Je le sais, hélas !

Susto : Tout s'est brisé sous des discours hostiles ; rien ne se dit ou ne se fait sans querelle et malheur. Rien n'arrête les machines surtout celles de guerre.

Adjal : Par le passé nous avons vu semblables choses.

Susto : Nous voici très nombreux. Pour certains très affamés, misérables.

Adjal : La race humaine est maudite, crois-tu ?

Susto : Elle fait tout pour cela ces derniers temps. (Un silence)
Comment comptes-tu t'y prendre pour régner à nouveau ?

Adjal : Il me faut une armée.

Susto : Des soldats ?

Adjal : Ou des partisans.

Susto : Cela demande beaucoup d'argent.

Adjal : J'ai à peine pour moi-même.

Susto : On peut y remédier. Que faut-il d'autre ?

Adjal : Des paroles et des actes judicieux.

Susto : Une fable trompeuse, enjôleuse.

Adjal : Si nécessaire, oui.

Susto : Ce que tu es venu chercher, n'est-ce pas ?

Adjal : Je l'avoue.

Susto : Nous sommes toujours en deçà de la Vérité. Pourquoi viens-tu me dire ce qu'il ne faut pas dire ? Faire ce qu'il ne faut pas faire ? Vous n'êtes pas dans l'excellence mais dans la triste médiocrité. Vous l'imposez à tous et finissez par vous y conformer vous-mêmes, bouffis d'orgueil et d'arrogance. Moi aussi en son temps j'ai manié la ruse puis j'en suis revenu, dégoûté de sa démarche torse. Je suis à présent devenu, après tant d'années innombrables, ce que tu n'imagines pas même dans tes rêves.

Adjal : Je ne demande qu'à apprendre.

Susto : Alors abandonne cette idée du pouvoir.

Adjal : Impossible. Je ne peux pas.

Susto : (sarcastique) Tu as peur de manquer ? Il te faut des louanges sans cesse ?

Adjal : J'aime posséder, en effet.

Susto : (sombre) Ton coeur n'est pas seulement aride, il est inassouvi.

Adjal : Aide-moi. (Un silence. Susto se lève lentement et tourne autour d'Adjal en posant son bâton successivement sur les deux épaules du prince)

Susto : Le mal te possède encore, voilà qui est assuré. Et tu veux vraiment reprendre le pouvoir ?

Adjal : Plus que tout.

Susto : Crois-tu que ce qui est divisé se rassemblera de nouveau ? Que par tes fiers discours les foules te suivront ? Que sais-tu de la chaîne des siècles ? De ceux qui avant toi ont mené des légions innombrables, des peuples entiers vers des destins funestes ? Tout cela à travers les montagnes, les mers furieuses, les steppes et les déserts. As-tu seulement songé au malheur terrifiant dans ton songe de gloire, aux jours éclatants agités de vent froid, là où t'auront mené tes pas toujours sans autre but que de saisir ?

Adjal : Comment sais-tu ceci ? L'ensemble de ces choses ?

Susto : Je fus moi-même un conquérant.

Adjal : Veux-tu me raconter ? J'y trouverai matière...

Susto : Non.

Adjal : Tu as été vaincu ?

Susto : Tout au contraire. Je fus invaincu.

Adjal : Je ne comprends plus.

Susto : Tu as l'esprit embrumé par mille choses abstruses. Ainsi tu perds de vue l'essentiel, tu cours pour ne pas tomber : ta pensée n'a rien d'autre à faire que justifier ton insatiable soif d'emprise. Or tout finit dans l'oubli du temps, des choses, des êtres. (Un silence) Je souhaitais parvenir au bord du monde, là où naît le soleil après l'obscur voyage. Ce confins cerclé de monts et de pics formidables, je le voulais sous mes yeux, à portée ; je désirais contempler l'océan tombant sans bruit dans le vide absolu. Et là planter mon étendard de guerre, ma bannière d'azur constellé ; dresser un monument inscrit de mon nom en lettres profondes afin que ceux qui se hasarderaient sachent que je les avais tous précédés.

Adjal : Que voici un beau songe. L'as-tu accompli ?

Susto : Les jours sont puissants et la terre est vaste. Les songes ne sont rien d'autre que des nuages dans le ciel pur.

Adjal : Dommage.

Susto : Sans consistance, sans réelle raison. Tu ne les saisis pas et pourtant ils te guident... Et te perdent.

Adjal : Laisse-moi accomplir le mien.

Susto : Comme tu le voudras.

Adjal : Que me proposes-tu ?

Susto : Il y a douze pièces autour de celle-ci ; j'y passe en chacune un mois entier. Dans la douzième chambre, celle d'Aioleos, en cette grotte tu trouveras beaucoup d'or et avec l'or on achète tout. Les hommes, les filles, les armées, les serviteurs, les tueurs, les rêves eux-mêmes et ceux des autres... Prends tout ce que tu veux. Autant que tu veux. Autant que tu pourras emporter. Puis reviens me voir quand tu seras puissant mais n'oublie pas : il faudra tout rendre ; absolument tout.

Adjal : Comment peux-tu vivre à coté de tant de richesse et ne pas t'en servir ?

Susto : Cette richesse se trouvait là quand je suis venu et je n'y ai point touché. La richesse porte malheur.

Adjal : Quelqu'un la garde ?

Susto : Personne... Le vent peut-être.

Adjal : (riant) Alors je suis chanceux !

Susto : Si j'étais toi, je ne me réjouirais guère. Maintenant les jours deviennent courts. Va-t-en ; tu reviendras lorsque la lumière se tiendra à nouveau devant mes pieds. (Il lui tourne le dos et revient s'asseoir en traçant des cercles avec son bâton. Il se produit un jeu de lumière par rapport à la porte d'entrée : elle recule peu à peu jusqu'à n'être qu'un carré lumineux) Adieu. (Adjal sort et tout s'éteint avec un grand claquement)

La scène s'éclaire à nouveau lentement ; Susto n'a pas bougé et contre le mur de la chambre se trouve appuyée dos au mur l'amante Main de lys, masquée et vêtue d'un voile.

Susto : Tu sais y faire ; je ne t'ai pas entendu prendre place.

L'amante : (riant doucement) Cela fait partie de ma qualité d'être discrète. J'évite ainsi bien des dangers.

Susto : Tu ne risques rien ici.

L'amante : Vraiment ?

Susto : Sans doute.

L'amante : Je ne fais jamais confiance.

Susto : Sage précaution.

L'amante : Et toi ?

Susto : Depuis longtemps je ne me soucie en rien de ce qui peut se produire.

L'amante : Tu es vieux, je suppose ; les vieillards sont souvent sans crainte d'avenir.

Susto : Je n'ai pas d'âge.

L'amante : Dois-je te croire ?

Susto : Fais à ta guise. (Un silence) Pourquoi es-tu avec moi ?

L'amante : Tu ne devines pas ?

Susto : Tu viens chercher de l'or, du pouvoir, des conseils ?

L'amante : Rien de tout cela : j'ai tout ce qu'il me faut.

Susto : Je t'écoute.

L'amante : On te dit sage, le plus sage.

Susto : Si c'est ce qui se dit, la chose s'avère exagérée.

L'amante : Ne te rabaisse pas, tu ne saurais convaincre. Je suis venue tester ta sagesse, cette chose bien oubliée.

Susto : Qui te dit que je répondrai à ton attente ? Que je n'ai plus aucun désir et surtout pas de palabrer ?

L'amante : Les hommes aiment parler aux femmes.

Susto : Certains oui, pour les séduire ou du moins le tenter avant d'êtreindre.

L'amante : Je sais. La sagesse ne séduit pas ?

Susto : Seulement les fous ou les niais.

L'amante : Tu es étrange.

Susto : J'ai assez souffert pour le comprendre.

L'amante : Tu dis qu'il faut souffrir pour être sage ?

Susto : Il faut vieillir pour cela. Nous souffrons de toute façon. Nous souffrons parce que le monde autour de nous est cruel, qu'il nous griffe et nous déchire ; on ne le comprend tard pleinement et si l'on a survécu on se tient protégé. Surtout de l'amour et de ses gestes.

L'amante : Or tu as beaucoup vieilli ?

Susto : Trop ou pas assez. (Un silence)

L'amante : Tu as parlé d'amour.

Susto : Une illusion parmi tant d'autres.

L'amante : Si tu es malheureux rappelle-toi de ta mère quand elle te berçait au soir d'été.

Susto : Toutes les mères n'aiment leur enfant.

L'amante : Crois-tu ?

Susto : J'en suis certain. La mienne ne m'aimait pas car je lui rappelais sa souffrance avant sa délivrance. Il y avait toujours dans son regard cette dure suspicion, comme une frustration d'avoir laissé échapper une part d'elle-même. As-tu des enfants ?

L'amante : Non. Je suis l'amante Main de lys, j'aime faire la guerre.

Susto : À qui la fais-tu ?

L'amante : Aux hommes toujours, aux femmes parfois lorsqu'elles les singent.

Susto : Je comprends.

L'amante : Non tu ne le peux. Mais dis-moi, toi que l'on prétend le plus sage, est-il bon d'aimer ?

Susto : Sans doute.

L'amante : Tu te contredis. Aime-t-on une illusion ?

Susto : Plus que jamais oui ! D'abord ce qui nous aide à vivre, à surmonter l'effroyable misère demeure le mirage de l'amour et si d'aventure il se révèle puis se partage, rien n'est comme avant.

L'amante : Où veux-tu en venir ?

Susto : Au juste prix de la chimère, à cet air brillant qui soudain nous environne, son parfum, sa voix suave, sa beauté immuable. Elle nous manque et nous voici privé de souffle, enseveli dans le tombeau sans nom.

L'amante : (riant) Tu as donc aimé !?

Susto : Bien entendu ; j'aime encore.

L'amante : (grave) C'est ici ta première leçon ?

Susto : Je n'ai rien à t'apprendre puisque tu fais la guerre. Si j'en crois ceux comme toi, tout ce qui peut être fait doit être fait.

L'amante : Jolie formule et juste !

Susto : Je viens de nommer la tyrannie. Cette chose abjecte que les hommes révèrent. Une autre illusion, hideuse celle-là... As-tu des talents pour la mort ?

L'amante : Je sais détruire.

Susto : Je vois ; tu es ici, tu es là et en même temps tu es ailleurs.

L'amante : Mon esprit n'est que mouvement ; mes gestes sont calculés.

Susto : Comme tous ceux pétris d'orgueil.

L'amante : Tu te trompes.

Susto : À coup sûr non ; tu fais partie de celles et de ceux qui décrètent que bienveillance est sans objet, que l'existence se mesure en performance, capacité d'invention, réussite absolue. Tu es la vivante image de ces fous qui se croient immortels.

L'amante : Si j'étais ce que tu dis, je ne serais pas ici en ta compagnie. Je n'aurai nul besoin de parler à un vieux dérangé, à un inutile.

Susto : Que s'est-il produit ?

L'amante : Es-tu jamais descendu dans la plus noire des ténèbres, là où mille sorts s'acharnent sur ta chair, où l'angoisse saisit ton esprit épuisé ?

Susto : Plus d'une fois. Là au plus profond de l'obscur, je repose.

L'amante : Alors tu peux entrevoir ce qui m'a poussé à venir.

Susto : La fêlure du cristal.

L'amante : Cette révélation : en l'espace d'un instant on meurt ; en l'espace d'un instant on triomphe. Mais on ne peut jamais savoir s'il se pourra poser quelque couronnement sur l'ouvrage d'une vie.

Susto : Oui la clé du ciel a été perdue voici longtemps.

L'amante : Quelle vie, pour quel but...

Susto : Il faut savoir résister à l'usure des jours.

L'amante : Comment ?

Susto : Heureusement nous oublions.

L'amante : L'oubli ! Seulement l'oubli !

Susto : Je ne vois rien d'autre de meilleur.

L'amante : Certaines choses, terribles, ne peuvent s'effacer.

Susto : Alors il convient de distraire.

L'amante : Précise ta pensée.

Susto : Déplacer si tu préfères. Nous ne cessons de mouvoir les choses qui nous entourent ; les objets, les sentiments, les lignes et contours. Un souvenir malheureux est comme une pierre pesante sur notre route : il faut la contourner ou la graver.

L'amante : Parfois on ne peut pardonner ; cela nous ronge.

Susto : Alors il faut le dire puis l'écrire. Ecrire l'injustice fait partie de la vie, la clamer participe du chant véritable, profond. Les premiers d'entre nous ont su chanter très vite, danser aussi.

L'amante : Je ne sais chanter ni danser.

Susto : Tu peux apprendre.

L'amante : Qui te dit que j'en ai le désir ?

Susto : Il n'est pas besoin de désir de danse puisque la danse s'avère le désir. L'immobilité n'est pas autre chose que la mort et toi qui rythme tes pas, tes gestes, tu vis palpitante ; tu transcendes le métal de la souffrance et tu en fait l'eau du torrent. Tu reprends le songe interrompu par l'accident, tu renoues le fil brisé, celui de la trame subtile.

L'amante : Cela je veux bien le tenter.

Susto : (souriant) Par où commencer le récit ?

L'amante : Par le début de l'histoire mienne.

Susto : Je t'écoute.

L'amante : Toute jeune je fus dans une ville paisible, choyée et entourée d'amis gracieux. Mes parents avaient pour moi de vives espérances et sans être riches les moyens d'un avenir. Puis la guerre s'est emparée du pays, détruisant les maisons, les familles dans un élan de cruauté indescriptible. J'ai perdu les miens, ceux que j'aimais ; je fus enlevée et utilisée comme du vil bétail, souillée et revendue par ces seigneurs des armes. J'ai fui dès que j'ai pu, aussitôt poursuivie par des chiens entraînés à relever la piste. Reprise, punie, jamais brisée, je me suis enfuie à nouveau. Il a fallu partir au loin, traverser les déserts hostiles, la mer tueuse pour échapper à cet enfer. Il a fallu aussi apprendre le métier des assassins ; j'y suis devenue adroite, excellente.

Susto : Tu me racontes le sort des femmes.

L'amante : Oui de la plupart, depuis la nuit des temps. Celles qui sont le butin et la propriété.

Susto : Quand on demandera comment ont-ils disparu il suffira de répondre : mensonge, cupidité, cruauté, illusion.

L'amante : Il m'arrive de souhaiter cette fin.

Susto : La fin de l'humanité s'approche.

L'amante : J'y ai contribué pour ma part de vengeance.

Susto : Et tu viens pour te faire absoudre ?

L'amante : Je viens pour que tu me dises comment on peut être sage alors que règne le mal.

Susto : Personne ne nous prépare à la férocité, à la faillite de l'esprit. On ne peut prétendre à la sagesse que dans l'idéal de justice et son soleil.

L'amante : Et se laisser tuer ?

Susto : Bien sûr que non.

L'amante : Ta sagesse serait donc combat ?

Susto : Le combat solitaire de celui qui pèse sa parole et ses gestes.

L'amante : Je crains que tu n'obtiennes aucun résultat.

Susto : Si : garder sa tête quand tous la perdront.

L'amante : Pour ça mes armes me suffisent et elles parlent pour moi.

Susto : Tu te retrouveras seule.

L'amante : Tant mieux.

Susto : À toi maintenant de vieillir. (Un silence. La pénombre se fait et il se produit un jeu de lumière où celle-ci croît et décroît lentement à plusieurs reprises.)

L'amante : (dévoilant ses armes, des sabres, de son dos et les plantant au sol) Et maintenant ?

Susto : (prenant des feuilles mortes d'un petit sac et les jetant par terre) Voyons ce que nous disent les arbres...

L'amante : Que fais-tu ?

Susto : Je fais la Lecture des feuilles mortes promises au vent.
(Il les mélange puis les aligne en figures)

L'amante : (commençant à aiguiser une des armes avec une pierre à aiguiser) Chacun possède sa méthode...

Susto : La mienne n'a nul besoin de sang. (Un silence)

Pierre et terre brûlent
L'homme devient petit
Quand il devrait être grand
Tout est cendre sous ses pas.

S'en est venu le lion dévorant
La funeste partie des armes
Les vautours avides de l'argent
Sont assemblés nombreux.

Qui désire la paix n'est plus écouté
Ceux qui prêchent la guerre sont là
À la porte de ton jardin où l'oiseau
Apeuré s'en est venu chanter.

Ils frappent dans leurs mains et crient
Ceux qui sans pitié demandent des victimes
Vas-tu sans dire laisser ces fous de haine
Troubler l'eau cristalline et parleuse ?

Dis-leur que toute sagesse est contenue
Dans le vent qui n'a nulle mémoire
Qui disperse la cendre noire
Et porte aux cieux l'éclat du juste dit.

(Susto cesse de disposer les feuilles, un temps courbant la tête)
Voici ce que disent les feuilles des arbres d'aujourd'hui...

L'amante : (cessant son manège) Tu es poète et sage.

Susto : Je ne change, en effet, rien au grand malheur.

L'amante : Tu as des arguments... Et puis on ne peut supprimer les poètes.

Susto : On peut assassiner.

L'amante : J'ai failli le faire par dépit.

Susto : Qu'est-ce qui t'as retenue ?

L'amante : Tu as recueilli l'oiseau.

Susto : Il est venu tout seul, sans contrainte.

L'amante : S'il ne reste qu'un jardin c'est celui du poète.

Susto : La porte en est ouverte pour celles qui ont le coeur meurtri.

L'amante : La porte en est fermée à ceux qui mentent et tuent.
(Elle jette au loin ses armes et tombe à genoux)

Susto : Ce jour est un bon jour. (Il se lève, va vers elle, la relève et l'entoure de ses bras aux épaules)

L'amante : Comment as-tu fait ?

Susto : Il n'est pas de méthode, seul le risque se joue.

L'amante : J'étais venue pour te tuer.

Susto : (La libérant) J'ai bien compris.

L'amante : J'étais en rage contre toute science, toute vertu.

Susto : Tant d'années différentes, peu de temps rassemblé ont suffi.

L'amante : As-tu à m'apprendre encore comme tu le fais ?

Susto : Non. Je ne t'apprendrai rien. Nous partagerons un moment puis tu t'en iras.

L'amante : Tu veux me voir partir ?

Susto : Je ne désire pas que tu t'en ailles mais il le faudra bien.

L'amante : Pourquoi ?

Susto : Je perdrai mon esprit, mes forces ; je redeviendrai tel un enfant.

L'amante : Je m'occuperai de toi.

Susto : Tu t'y épuiseras et cela n'est pas bien. Dans ma misère j'aurai alors la consolation de te savoir au loin, éprise de belle parole et la disant bien haut. Celle que tu auras apprise en devisant...

L'amante : Comment se peut-il ?

Susto : Les mots justes appellent les mots justes ; les faux assemblent l'idole du mensonge en laquelle tu crois bientôt tel un dieu exigeant. Car le mensonge se paie toujours plus, jour après jour, jusqu'à la chute dans l'abîme, inévitable...

L'amante : Je comprends.

Susto : À mon tour d'en douter.

L'amante : Tu me crois incapable ?

Susto : Je crois au poids de la souffrance accumulée, à celui de l'exil en soi-même ; à la faillite du rêve et de l'idéal. Comment pourrais-tu si vite reconquérir la cime d'innocence ?

L'amante : Parce que je suis femme.

Susto : Cela fait-il de toi une porteuse de vérité ?

L'amante : L'homme écoute le vent, la femme enfante celle-là.

Susto : Oui, je veux bien le croire. (Un silence. Susto recueille les feuilles une à une pour les remettre dans leur sac) Il faut toujours reprendre les mots passés.

L'amante : Pourquoi dis-tu ceci ?

Susto : Les mots lancés sont comme les dés ou les sorts ; une fois fixés ils racontent puis tombent en poussière si on les abandonne à leur piètre destin. Mais quand on les recueille l'un à la suite de l'autre, sans les blesser, les démembrer, ils peuvent resservir, redevenir vivants en une nouvelle ère ; ils clament à nouveau.

L'amante : Je ne me doutais d'un tel usage.

Susto : Maintenant tu sauras reprendre ton discours, reforger la parole oubliée ou brisée. Neuve et puissante elle ornera ta pensée.

L'amante : Ce sont les mêmes feuilles que tu emploies depuis toujours ?

Susto : Bien sûr que non.

L'amante : J'aurais cru...

Susto : À chaque automne je les attrape au vol avant qu'elles ne touchent la terre. Je les sauve ainsi du noir pourrissement ; tout l'hiver elles me racontent le monde endormi, les complots qui

se trament, les secrets des tyrans aussi qui sont pareils à des puits d'immondice. De la sorte je sais le cours qui se prépare, je vois les merveilles et les crimes ; le temps m'est raconté.

L'amante : Elles savent ces fables infinies ?

Susto : Et plus encore.

L'amante : Dis-moi.

Susto : Au delà de la mort, le retour du printemps.

L'amante : (riant) Quel tout petit mystère !

Susto : Ne te moque pas : elles connaissent la fin des mots eux-mêmes qu'elles prononcent. Un jour elles sont muettes.

L'amante : Qu'en fais-tu alors ?

Susto : Je les jette au loin un jour de grand vent. Ensuite viennent les nouvelles, délicates, sur les arbres au printemps et je me réjouis de revoir encore une fois ce fabuleux spectacle. Encore cette fois...

L'amante : Je me suis prise au même sentiment au soir d'une bataille... Une terrible mêlée sans vainqueur ni vaincu.

Susto : Désormais tu vas accéder au plus hauts vertiges.

L'amante : Qu'entends-tu par ces mots ?

Susto : Tu n'auras plus besoin de prendre : tu donneras.
(Susto et l'amante se mettent à danser une lente chorégraphie faite de gestes lents puis soudain saccadés à tour de rôle. La lumière s'éteint de la même manière que précédemment. La lumière revient uniquement posée sur Susto, assis sur ses genoux face à la salle et tenant son bâton sur l'épaule, pointe sur le sol devant lui)

Je dois partir, je dois partir, partir je dois... Partir... En ce moment subtil je me dis que, peut-être, j'ai égaré la moindre de mes heures. Je donnerais beaucoup pour en savoir davantage : quel sera le chemin, quels seront les obstacles. Cet immense éclair de vérité qu'est le moment du jour me reprend, immuable, dans cette quête illustre : où est l'issue qui autorise l'improbable ? Où est la porte soudain ouverte dans l'azur qui me fera plonger en l'idée du retour ? (Un silence) Ainsi faut-il convaincre, la seule chose belle alors que tous veulent être vainqueurs ; ainsi je suis sur tous les navires ou sur aucun, tel le marin maudit trainant un coffre vide et lourd. Une légende muette, carte passée de main en main ne ferait autre chose que mener à un futile eldorado ? Voici ce qui m'attend j'en ai bien la conscience...

Mais à présent il demeure une ultime épreuve : le prince va revenir et pour affronter sa force entière encore au loin il me faudra des ruses, des parades subtiles. Il paraîtra pour acquitter sa dette, par orgueil pour montrer combien il a pu réussir ; il se tiendra ici cuirassé d'or, bardé d'armes ouvragées, sourire aux lèvres. Il me dira que les dieux n'existent pas, que l'or seul compte... Moi qui sait le séjour d'idéal, je lui donnerai à choisir une dernière fois.

(La lumière s'éteint)

La lumière reparait dans le grand hall comme au début ;
L'amante Main de lys a pris la place et la position que tenait Susto qui est absent. Elle tient un de ses sabres traçant des figures sur le sol avec la pointe. Entre Adjal ; il porte une cuirasse dorée.

Adjal : (regardant alentours) Je viens voir l'homme sage.

L'amante : Il n'est point ici.

Adjal : Est-il mort ?

L'amante : Non, il vit.

Adjal : Quand va-t-il revenir ?

L'amante : (avec un doux rire) Je n'en sais rien.

Adjal : Qui es-tu ?

L'amante : Je n'ai pas l'habitude de répondre à ceux qui n'ont pas dit leur nom.

Adjal : On a de la fierté, dirait-on. Je suis Adjal Kinach Ram, prince des nouveaux royaumes conquérants.

L'amante : Je n'en ai pas entendu parler.

Adjal : Tu dois vivre recluse, femme.

L'amante : En effet.

Adjal : Peu importe. J'ai une dette envers l'homme sage. Il m'a aidé voici peu.

L'amante : Susto Mokaarä Kalibos ne fait rien au hasard. S'il t'a aidé, dis-tu, il avait ses raisons. (Un silence)

Adjal : Que fais-tu avec lui ? Tu es sa compagne ?

L'amante : Non.

Adjal : Sa servante ?

L'amante : Il ne le voudrait pas.

Adjal : Alors que fais-tu ?

L'amante : Je le garde.

Adjal : Lui ! Qui pourrait donc tenter de lui nuire ?

L'amante : Tous ceux qui haïssent la sagesse et ils sont nombreux.

Adjal : (ironique) Une femme ! Le protéger !

L'amante : Ne te fie pas aux apparences, beau scarabée doré !

Adjal : Serais-tu une guerrière ou cette arme dans ta main n'est qu'un jouet ?

L'amante : Veux-tu en tâter ? Cette lame a justement très soif.

Adjal : Je ne suis venu pour me battre mais pour le revoir, lui conter mon succès.

L'amante : Tu vas devoir patienter, tout prince que tu es.

Adjal : Bien. Tu n'as pas dit ton nom.

L'amante : En effet.

Adjal : Quel est-il ?

L'amante : Je suis l'amante Main de lys.

Adjal : On t'a prétendue morte.

L'amante : Peut-être le suis-je après tout.

Adjal : Que veux-tu dire ?

L'amante : Comme toi je suis venue à lui.

Adjal : Tu avais besoin d'assistance ?

L'amante : Non, je voulais le tuer.

Adjal : Qui t'avait chargée de cette méchante besogne ?

L'amante : Personne. Tes questions me saoulent, prince et ta curiosité commence à me lasser.

Adjal : J'ai une armée avec moi ; je pourrais...

L'amante : Cela tombe bien ; je manquais d'exercice.

Adjal : Je vois. Ta réputation n'est pas usurpée.

L'amante : Tu veux parler de mon caractère ? Il est difficile, je le concède mais si tu es venu dans de bonnes intentions, je ferai un geste.

Adjal : Lequel ?

L'amante : Je ne prendrai pas ta vie tout de suite. Tu pourras lui parler quelque peu.

Adjal : Il va donc reparaître.

L'amante : Il ne devrait tarder maintenant. (Un silence. Adjal fait quelques pas dans le hall)

Adjal : Je me suis toujours demandé pourquoi il avait élu sa demeure en un lieu si étrange, en plein désert.

L'amante : Il ne veut être dérangé quand il médite, lorsqu'il écrit.

Adjal : Ce fut un tombeau, dit-on.

L'amante : Bien des caveaux servent aux vivants.

Adjal : Je préfère des salles moins obscures, ornées, peintes.

L'amante : Je m'en doute ; avec des meubles précieux, des courtisans, des filles nues.

Adjal : Cela fait partie des usages chez les puissants.

L'amante : Tu n'es pas différent des autres tyrans.

Adjal : Je ne suis un tyran ; je gouverne avec justesse.

L'amante : Si tu le dis.

Adjal : En douterais-tu ?

L'amante : Aucune importance ; j'ai tant vu de ces palais que pour moi ils sont tous mêmes : sans âme, juste une succession de corridors dorés.

Adjal : Le mien possède des fontaines, des bassins, des volières, des jardins luxuriants où vivent des gazelles.

L'amante : Simple décor pour tes délassements.

Adjal : Rien n'a donc grâce à tes yeux, pas la moindre beauté ?

L'amante : La beauté dont tu parles n'est qu'un mirage trompeur, une illusion passagère.

Adjal : Pourtant elle nous charme et nous console de bien des tourments.

L'amante : Seuls les riches y ont accès.

Adjal : La beauté se réserve pour ceux qui savent l'apprécier à sa juste valeur.

L'amante : Voilà bien ton erreur : tu donnes un prix à ce qui ne peut en avoir. La beauté demeure comme la terre-mère : elle n'appartient à personne, n'a aucun prix. (Un silence)

Adjal : Quand j'en aurai terminé avec ce vieux fou, serais-tu intéressée pour entrer à mon service ?

L'amante : Cela rapporte ?

Adjal : Tout dépend.

L'amante : Je t'écoute.

Adjal : Des services rendus.

L'amante : Mais encore.

Adjal : Il faut de hautes compétences.

L'amante : Dans quels domaines ?

Adjal : La protection, la sécurité, le maniement des armes.

L'amante : Je sais faire.

Adjal : La musique, la danse, la conversation.

L'amante : Rien d'autre ?

Adjal : Les choses de l'amour.

L'amante : (se levant d'un bond) Nous y voici !

Adjal : (surpris faisant un pas en arrière) Je ne pensais à rien de mal !

L'amante : On m'a dit ça jadis avant de m'asservir. (Elle pose la pointe de l'arme sur la cuirasse) Tu vas t'asseoir fort gentiment pour attendre Susto ; je te conseille de tourner ta langue dans ta bouche avant d'entrouvrir l'enclos de tes dents !

Adjal : (s'asseyant) Tu as vécu de grands malheurs, je suppose ?

L'amante : Tu supposes bien.

Adjal : Raconte-moi. Parler soulage souvent la peine.

L'amante : Je ne suis pas dans un jour confident. (Elle se rassied)

Adjal : Tu es une ancienne esclave, n'est-ce pas ?

L'amante : Brillante déduction.

Adjal : Tu as subi des outrages.

L'amante : À peu près tout ce que tu peux imaginer d'abject.

Adjal : Et tu ne peux oublier.

L'amante : Il est des choses qui vous tuent tout en laissant la vie.
L'oubli n'y a plus sa place.

Adjal : Je comprends.

L'amante : Non tu ne le peux.

Adjal : Si tu viens avec moi, tu pourras pardonner certainement.
Tu seras en confiance. Je paie bien.

L'amante : Qui te dit que je souhaite oublier ? J'étudierai ta proposition dans une autre vie, prince.

Adjal : Tu le protèges mais que te donne-t-il en échange ?

L'amante : Il me guérit de ma haine.

Adjal : Je croyais que la haine se nourrissait d'elle-même et qu'elle dévorait tout.

L'amante : Moi pareillement.

Adjal : Il a réussi dans ton cas ?

L'amante : Je ne sais pas encore. Parfois je suis au calme, puis soudain tout s'embrase.

Adjal : Que fait-il pour t'apaiser ?

L'amante : Il me parle.

Adjal : Il sait faire, en vérité.

L'amante : Il ne parle pour ne rien dire comme tu le fais à présent.

Adjal : Je parle en vain !?

L'amante : Oui pour endormir la méfiance ; pendant ce temps tu observes, cherchant l'endroit où frapper.

Adjal : Tu es folle !

L'amante : Si je suis en vie c'est bien parce que j'ai appris à me défier des paroles trop douces.

Adjal : Mes dires sont sincères.

L'amante : Tu es comme le fauve qui rode autour de quelque palissade ; tu cherches l'issue, tu testes la résistance. Dès que tu crois avoir trouvé le défaut, tu sors tes griffes pour déchirer.

Adjal : Je suis sûr que tu le défends bien.

L'amante : Personne ne l'approche sans avoir croisé mon regard.

Adjal : Alors pourquoi l'as tu laissé seul aujourd'hui ?

L'amante : Il l'a demandé.

Adjal : Vraiment ? A-t-il cette habitude ?

L'amante : Non. Jamais.

Adjal : Alors comment l'expliques-tu ?

L'amante : Il savait que tu allais te présenter.

Adjal : Je n'ai confié mon projet à quiconque.

L'amante : Une armée en mouvement se révèle de loin.

Adjal : Les armées vont et viennent. Elles se cherchent pour se livrer bataille.

L'amante : La tienne était seule. Une armée solitaire n'est autre qu'une escorte, celle d'un chef important. Il a compris que c'était toi.

Adjal : Me craindrait-il ?

L'amante : Susto ne craint personne.

Adjal : Or donc pourquoi n'est-il ici afin de me recevoir comme je le mérite ?

L'amante : (ironique) À croire que tu n'es pas si important.

Adjal : Tu es encore bien insolente... Je pense qu'il se trouve une autre raison.

L'amante : C'est possible. Après tout il a sans doute besoin de se préparer.

Adjal : Se préparer ?

L'amante : Ton aspect en dit long sur tes intentions.

Adjal : Vraiment ?

L'amante : Tu es revêtu comme à la parade, pomponné tel un cheval de cirque. Tu penses ainsi nous impressionner, en imposer.

Adjal : J'aime dans les grandes occasions me présenter à mon avantage.

L'amante : Tu pouvais t'épargner cette peine, prince. Ce n'est pas ton apparence qui compte mais ton discours et tes actions.

Adjal : Le discours se renforce s'il est assorti de panache.

L'amante : Je nomme ceci mascarade.

Adjal : Au moins es-tu quelqu'un qui sait écouter !

L'amante : Je juge sur la vérité des actes, non sur la foi prétendue des paroles. Les actes ne mentent pas.

Adjal : Je n'ai pas l'intention de tromper.

L'amante : Bien évidemment oui. Tu respirez ton propre artifice, tu y crois dur comme fer.

Adjal : Je tolère ton persiflage depuis trop longtemps !

L'amante : Je ne demande qu'à me battre.

Adjal : C'est lui que je suis venu voir, non ta petite personne.

L'amante : Ma petite personne va justement te remettre à ta juste place. (Elle se lève lentement et tire son arme de son fourreau dans son dos).

Susto : (entrant) Pas de violence ici !

L'amante : (rengainant lentement son épée) Dommage ! Je lui aurais bien tranché sa belle tête de charlatan.

Adjal : (s'inclinant) Bonjour à toi, Susto. Tu as à tes cotés une gardienne redoutable.

Susto : Je n'ai personne pour me garder.

Adjal : Pourtant elle prétend...

Susto : Pourquoi es-tu ici, prince ?

Adjal : Tu vois je suis revenu, revenu te rendre l'or que tu m'as prêté.

Susto : Tu ne me dois rien ; ce métal précieux que tu as cru emporter n'était autre que ton courage et ta vie.

Adjal : Il était bien réel et bien lourd !

Susto : L'or des dieux pèse son poids.

L'amante : Méfie-toi de lui Susto, son coeur est mensonger.

Susto : Nous allons bien savoir. Je dois parler avec lui.

L'amante : Je vous laisse mais je suis... proche et j'écoute. (Elle sort)

Adjal : Quelle piètre compagnie !

Susto : Elle a de multiples raisons pour détester le pouvoir des hommes. (Un silence)

Adjal : Et tu vis avec elle ?

Susto : Non. Elle cherche un sens à donner à ses actes.

Adjal : Comme nous tous.

Susto : On peut le dire ainsi mais quelques-unes, quelques-uns tentent de séparer le bien du mal.

Adjal : Dans quel but ? Ils sont mêlés dès leur naissance, sont frères siamois.

Susto : Raison de plus.

Adjal : Vouloir les séparer n'est autre que folie ou orgueil.

Susto : Ne parlons trop d'orgueil, veux-tu. (Un silence) Tu n'es pas retourné ici dans le désert pour seulement m'apporter du métal jaune. Il doit y avoir une autre raison.

Adjal : Tu es sage.

Susto : On le prétend.

Adjal : Je souhaite te faire venir à mon côté.

Susto : Je ne suis et ne serai le faire-valoir de quiconque.

Adjal : J'ai besoin d'un conseiller, d'un ministre intègre en qui je puisse avoir pleine confiance.

Susto : Pour quel usage ? Tes finances ? Ta diplomatie ?

Adjal : Oui et aussi la conduite de l'armée.

Susto : Tu n'as plus d'armée.

Adjal : Que dis-tu ! Elle attend près d'ici.

Susto : Plus maintenant. Je l'ai renvoyée.

Adjal : (riant) L'armée n'obéit qu'à moi seul !

Susto : Les soldats aiment être payés en temps et heure. Tu as omis de leur donner leurs primes, leurs gratifications ; tu as exigé une discipline sans faille. Je n'ai eu aucun mal à les séduire afin qu'ils se dispersent moyennant quelques menus agréments.

Adjal : Tu as fait cela ! Comment !?

Susto : L'argent que tu aimes tant et les mensonges dans lesquels tu es passé maître. Il se trouve que je sais, moi aussi, cet art pour l'avoir autrefois porté vers des sommets.

Adjal : (accablé) Je ne comprends pas.

Susto : Fais un effort si tu en es capable ; crois-tu que j'allais te

laisser venir vers moi dans ta pleine puissance ? Arrogant et donneur de leçons ? Te permettre de clamer tes vains exploits ? Réciter tes manigances, la liste de tes complots, de tes illustres manoeuvres torses ? Tu es bien léger, ma foi.

Adjal : Je t'ai sous-estimé.

Susto : Je n'en crois rien ; c'est à présent que tout commence.

Adjal : Tu as un avantage.

Susto : L'amante Main de lys ? Détrompe-toi : elle m'observe tout comme elle le fait pour ta personne. Et ce qui s'annonce ne lui déplaît, tout au contraire.

Adjal : Tu veux dire qu'elle réglera son affaire à celui de nous deux qui aura le dessus ?

Susto : Enfin tu concèdes ce pour quoi tu est là : dominer.

Adjal : Mon pouvoir n'admet de limite.

Susto : Je ne désire aucun pouvoir.

Adjal : Pourtant tu en as beaucoup.

Susto : Selon toi lequel ?

Adjal : Tu demeures libre, hors de mon influence. Tu n'as nulle attache, aucun point faible et tu n'obéis à personne.

Susto : Je suis libre crois-tu ?

Adjal : Oui la chose en est intolérable puisque tous les regards doivent demeurer sur mon image.

Susto : C'est tout ce que tu as trouvé pour gouverner ? La seule image tienne ?

Adjal : Beaucoup ont besoin de l'ivresse d'obéir. D'un simulacre pour incarner l'exemple.

Susto : Assied-toi, nous allons parler et tu devras choisir. (Un silence ; Adjal s'assied)

Adjal : Que devrais-je choisir ?

Susto : La vie ou la mort de l'illusion. (La lumière faiblit et se concentre sur les deux personnages qui demeurent assis, immobiles dans leur position. L'amante Main de lys tourne autour d'eux tel un fauve)

L'amante : Je ne sais encore lequel doit triompher mais je sais une chose : il sera à moi. J'ai trop longtemps espéré cet instant et à présent qu'il se trouve à portée, je savoure l'attente... Les hommes ne savent que s'opposer, lutter sans trêve les uns contre les autres, bâtir d'éphémères empires voués à la cendre. Ils naissent et périssent avec ce funeste désir, cette cruauté mêlée à leur sang et nous femmes qui leur donnons postérité, nous transmettons cette malédiction. Puisse un jour ce cercle infernal se rompre !
(Elle repart dans l'ombre ; la lumière revient)

Susto : Dis-moi comment tu diriges. As-tu rendu ton peuple heureux ?

Adjal : Le peuple a besoin de modèles ; il doit croire en sa grandeur perdue. Je suis celui qui lui rend celle-ci ; d'habitude tous sont occupés à d'humaines besognes, des tâches harassantes ou sans relief qui les usent et désespèrent mais nécessaires à la bonne marche de l'Etat. Il convient donc de leur dire ce qu'ils désirent entendre.

Susto : Le bonheur à portée.

Adjal : Tout juste mais avec quelques conditions, des délais.

Susto : Je suppose que tu leur parles souvent ?

Adjal : Sans cesse, avec des termes qu'ils comprennent, de la langue vulgaire qui entretient la colère. Il faut aussi qu'ils soient frustrés.

Susto : La chose demeure risquée.

Adjal : Non si tu prends la précaution de leur offrir des coupables désignés : ceux dont on dit qu'ils en veulent à la liberté, ceux qui veulent à coup sûr asservir. Les étrangers sont parfaits pour ce faire ou bien de prétendus fanatiques. À défaut on peut se rabattre sur des détails physiques bien marqués : couleur de peau, forme du nez... Le peuple n'aime pas ce qui est différent.

Susto : Tu as repris ton pouvoir de la sorte ?

Adjal : Entre autre méthode ; j'ai surtout utilisé l'or que tu m'avais confié pour acheter bien des choses, des gens.

Susto : Lesquels ?

Adjal : Ceux qui sont dans l'industrie, fabriquent des machines, rédigent des papiers d'opinion ; ceux-là je les ai bien servis. Je me suis assuré de la fidélité des administrateurs et des gens qui disent échanger ; ces gens d'expression creuse et d'effusion factice dont la langue est contagion. Qui un jour diront blanc et le lendemain déclareront noir, ces personnes qui n'ont jamais tort. Je les ai mis partout pour qu'ils soient mes yeux et mes oreilles tout en les opposant, bien entendu.

Susto : Et le peuple fut heureux ?

Adjal : Totalement. Tu ne peux imaginer avec quel délice il se laisse abrutir et abêtir.

Susto : Il y a bien dû y en avoir qui n'étaient pas d'accord, des opposants, des rétifs.

Adjal : Ils ont été peu à peu isolés, stigmatisés, ils ont perdu leur travail. Puis lorsque j'ai pu m'assurer du bon vouloir des juges, on les a condamnés.

Susto : Je vois. Prison, exil, procès...

Adjal : N'oublions pas des accidents malencontreux, des suicides opportuns et quelques assassinats mais sur ce point il ne faut abuser.

Susto : De la sorte tout marchait au mieux.

Adjal : Tout fonctionnait à merveille.

Susto : Pourtant...

Adjal : Je vieillissais. Entretenir toute cet appareil prend beaucoup d'énergie, d'astuce, de travail ; oui de labeur.

Susto : (ironique) Il se trame de la concurrence peut-être ?

Adjal : Tout le temps. Tu ne peux savoir comme l'exemple fait des émules chez les plus jeunes ; c'est à celui ou celle qui sera le plus excité, le plus radical.

Susto : Vraiment ?

Adjal : Mais oui ! Ils se voient déjà à ta place, investis des pouvoirs suprêmes, oints par la divinité.

Susto : Protégez-moi de mes amis...

Adjal : L'amitié n'a rien à voir avec cela.

Susto : Au contraire ; ce sont les premiers que l'on écarte, je suppose.

Adjal : Pas tous, pas tout-de-suite. Les plus avisés comprennent qu'il convient de rendre hommage souvent.

Susto : Et tes parents ?

Adjal : Les parents sont les plus encombrants quoiqu'on peut s'en servir en les plaçant aux postes d'importance. Mais souvent ils ne sont satisfaits, réclament toujours plus : titres, rentes, terres, honneurs... De temps à autre il faut faire le ménage et le bon moyen c'est l'enquête pour corruption. Le pire ce sont les épouses et leurs enfants. Toutes veulent voir leur préféré en premier dans la succession. Décidément je ne pourrai jamais admettre leur hâte.

Susto : Je comprends que tu te sentes vieillir. Il t'arrive de t'ennuyer ?

Adjal : Hélas souvent. Quand on n'a plus aucune critique, que des louanges, le quotidien manque de saveur. Il fut un temps où je me consacrais au sport pour me changer les idées.

Susto : Il faut assumer ; tu as trouvé autre chose ?

Adjal : J'organise des complots fictifs ou des attaques venues de l'étranger. On déploie aussitôt la troupe, on rétablit l'ordre, on détruit ce qui résiste.

Susto : Tu as fait quelque usage de cet or, prince.

Adjal : (fièrement) N'est-ce-pas !

Susto : Je parie que tu as commandé un lit sculpté en bois d'ébène ou de santal, un lit à baldaquin où tu reçois tes maîtresses.

Adjal : Comment as-tu deviné !? C'est un secret absolu !

Susto : La tyrannie a des manières de parvenu.

Adjal : Je ne suis pas un tyran mais un bienfaiteur, un pacificateur.

Susto : Si tu le prétends... Et maintenant une dernière fois : as-tu rendu le peuple heureux ?

Adjal : Oui, bien sûr que oui puisqu'il n'avait plus qu'à obéir et à me donner ses enfants.

Susto : Tu mens.

Adjal : Je dis la vérité ! Je suis la vérité !

Susto : (se levant lentement) J'en ai assez entendu. À présent quelqu'un va te donner sentence. (Il se dirige vers la sortie)
Venez, amante Main de lys... (il sort et elle entre, se plaçant face au prince qui se met debout).

L'amante : J'ai tout entendu.

Adjal : Et alors ? Que m'importe !

L'amante : Tu ne sortiras point d'ici vivant.

Adjal : Tu vas m'assassiner ?

L'amante : Je n'aurai nul besoin de le faire quand bien même la chose m'aurait ravie.

Adjal : Ce qui veut dire ?

L'amante : Que tu es déjà passé dans l'autre monde, prince.

Adjal : Je n'en crois rien.

L'amante : Cette rencontre dans la ville désertée n'était fortuite : nous sommes dans un tombeau, ton tombeau. Ton armée est venue t'accompagner dans ta dernière demeure car ici ne subsistent que des lambeaux de vieillards, des coeurs vides, une terre hâve : tout ce qu'il te faut.

Adjal : Je veux sortir et reprendre ma vie !

L'amante : Veux-tu que je te raconte ton histoire ?

Adjal : Non laisse-moi passer !

L'amante : Déjà ton coeur ne bat plus, il s'arrête. Tes membres deviennent lourds, ton regard s'obscurcit comme si des nuages masquaient ton soleil. (Elle s'approche et lentement lui ôte sa cuirasse dorée sans qu'il réagisse).

Adjal : Je ne veux pas !

L'amante : C'est ce qu'ont dit tes victimes, celles et ceux à qui tu as imposé l'étau de ta tyrannie. Cette écrasante enveloppe qui pèse sur nos épaules qui fait que tous ceux amoureux de la belle langue sont morts ou impuissants.

Adjal : De quelle langue parles-tu ?

L'amante : Celle de la liberté, la véritable affaire.

Adjal : Je... Je ne sens plus mon corps.

L'amante : Bientôt ton esprit sera comme un cristal suspendu à un songe, puisque songes nous sommes.

Adjal : Attends ! Dis-moi pourquoi cela finit ainsi !

L'amante : Parce que nous finissons sans forces, sans mémoire ni jugement, à la merci des autres. Toutes et tous nous dénions cela ; la chose fait horreur et pourtant elle est vraie, rançon de notre orgueil. Toi, plus que tout autre, tu fus cela : avide du pouvoir, de richesse, répandant haine et malheur sous couvert de liberté et de progrès. Tu as ignoré superbement dans ton vice abject la raison absolue.

Adjal : Laquelle ?

L'amante : Dans le secret du ventre des femmes se fait notre avenir. Tu ne peux les forcer et tu l'as fait pourtant ; aussi déjà elles n'enfantent plus puisque ce monde que tu as bâti, ces nouveaux royaumes, viennent à se faire la guerre, se déchirer fatalement. Les autres après toi seront sans descendance à force de faire parler les armes, de tuer tout en parlant de paix.

Adjal : Je peux encore reprendre un meilleur cours.

L'amante : Il est trop tard, prince ; tu as brisé par la violence le peu d'équilibre qui avait cours. Les jeux sont faits.

Adjal : Où vas-tu m'emmener ?

L'amante : Dans une de ces chambres autour de nous.

Adjal : Laquelle ?

L'amante : Peu importe. Ton corps y tombera en poussière et on en écartera les cendres pour disposer ceux, défunts, qui viendront après toi. S'il y en a...

Adjal : Un moment encore... (un silence) Je me souviens de ma prime jeunesse où je fus heureux dans le calme des jours. Je n'avais encore nul devoir à accomplir, nulle compétition à mener ; Je pouvais admirer la beauté du matin, la splendeur du printemps, l'innocence des heures fastes. Je n'avais pas encore le fardeau de l'ennui, la vindicte des autres quand j'admirais les fleurs et les oiseaux..

L'amante : Oui la terre nous offre tout ceci, plus encore dès le début.

Adjal : Je regrette...

L'amante : Or la terre reprend tout. Tu peux la blesser, la meurtrir, la creuser de sillons, de cavernes, déverser des poisons, elle reprend forme et se façonne selon un inconscient désir dont tu es exclu.

Adjal : Nous fait-elle renaître ?

L'amante : Peut-être.

Adjal : J'aimerais revenir.

L'amante : Beaucoup de choses à présent sont muettes et vont le demeurer. Viens, il y en aura bien pour te pleurer. (Elle le prend par le bras en l'agrippant d'une main et le mène vers le fond de la scène où ils disparaissent. Après un instant Susto réapparaît et s'installe comme au début, assis, le bâton sur l'épaule ; l'amante à son tour rentre en scène et lui fait face)

Susto : Qu'as-tu fait de lui, amante Main de lys ?

L'amante : Je l'ai mené dans la troisième chambre.

Susto : Celle d'Hypnos.

L'amante : Il y repose à présent, privé de la chaleur et de l'azur du ciel.

Susto : Voilà qui est fait, c'est une bonne chose.

L'amante : D'autres prendront sa place.

Susto : Tu peux y compter.

L'amante : Tout aussi cruels et fourbes.

Susto : Sans nul doute.

L'amante : Alors à quoi bon tout ceci ?

Susto : Le sens nous échappe et s'il y a une raison je l'ignore.

L'amante : Qui es-tu vraiment ?

Susto : J'étais ici pour dire ce qu'il faut dire quand tous sont mensongers.

L'amante : Tu étais ?

Susto : Je vais partir.

L'amante : Tu vas me laisser seule en ce lieu abandonné, sans autre parole, sans aucun héritage ?

Susto : Qu'attendais-tu ; le règne des justes ?

L'amante : La Justice.

Susto : Elle n'existe pas là où nous sommes.

L'amante : Où est-elle ?

Susto : Dans l'Espoir qui te porte malgré tout.

L'amante : Qu'en ferais-je ?

Susto : Une raison de vivre. N'est-il pas intéressant de poser des questions à propos de la Vérité à ceux qui nous entourent ?

L'amante : Lorsque l'on a le ventre plein et qu'ils sont eux aussi rassasiés.

Susto : (souriant) Tu as tout compris.

L'amante : J'ai encore de la colère.

Susto : Cela te passera.

L'amante : Tu le penses ?

Susto : J'en suis convaincu. La colère, contrairement à la haine, s'apaise. Surtout lorsque son objet a disparu.

L'amante : Tu veux dire quand le tyran est mort ?

Susto : Par exemple. Il suffit d'attendre et tu verras passer son ombre dans la nuit, pauvre petite chose privée de toute épaisseur.

L'amante : Je commence à comprendre.

Susto : Puis, il y a la Poésie.

L'amante : Je ne sais ce que c'est. Je pensais que les poètes venaient du ciel.

Susto : Non ce sont leurs paroles qui sont célestes. Eux viennent de la terre qui reçoit la pluie et s'en délecte.

L'amante : À quoi servent-ils ?

Susto : À rien. Il se trouve que ces êtres, femmes et hommes, on ne sait pourquoi recherchent, courtisent les mots, les rassemblent tels des talismans puis les lancent vers les cieux. Sans raison aucune ils le font jusqu'à leur dernier souffle et il s'en trouve pour les écouter, les chérir ; quand ils ont disparu, les fêter pour que d'autres surgissent à leur tour de la glèbe profonde comme le font

les blés nourriciers que notre main caresse au plus fort de l'été.
Epis que le vent fait bruire, que l'orage couche parfois avant la
moisson et que tu vas porter en gerbes sur l'épaule pour en faire le
pain doré. Les poètes sont le blé des hommes : voici la raison de
l'Espoir.

L'amante : La Poésie... Je n'ose y croire. Que peut-elle devant la
méchanceté et la cupidité des hommes ?

Susto : Dire que le tyran n'est qu'illusion de lui-même et sa
contrainte perverse ; que ce qui compte est la contemplation du
monde. (Il récite la poésie)

SI TU TE SOUVIENS.

S'il ne reste qu'une goutte d'eau
Il faut qu'elle soit donnée au faible enfant
Celui qui tend la main vers l'inconnu
Et sans cela peut ne plus vivre.

Récemment les armes frappent toujours
Ainsi l'idée même du monde nous est ôtée
Nuit embaumée des rois reviens si tu le peux
Un jour pareil t'accueillera.

Vertige de la mer, du ciel qui la reflète
Pénètre par nos yeux au plus vif de l'esprit
Viens, emporte avec toi cet éclat merveilleux
L'inutile partout, le songe du zénith.

Dormir en plein midi
là-bas les cercles sont posés
Il ne reste que quelques pas
pour les atteindre, les refermer.

Puis descendre au rivage si tu te souviens
Écouter une dernière fois le souffle aigu du vent
Et dans le repos des vagues écumantes
Songer aux blés qui sont semés.

(Susto courbe la tête. Un silence)

L'amante : Je te rends grâce pour ce que tu as fait.

Susto : Je n'ai rien fait sinon te dire des paroles simples.

L'amante : Elles sont en moi désormais.

Susto : Garde-les avec patience.

L'amante : Pourquoi me faudra-t-il de la patience ?

Susto : Pour lutter contre ta révolte, ton ennemie.

L'amante : J'essaierai.

Susto : À présent disons-nous adieu.

L'amante : Tu dois vraiment partir ?

Susto : Mon temps est achevé.

L'amante : Reviendras-tu ?

Susto : Le vent, peut-être, me ramènera ; lui qui n'a nulle mémoire. Si le désir le lui dit il prendra sur ses ailes quelque parole mienne et il te la chuchotera au creux de ton sommeil.

L'amante : Je l'espère.

Susto : Alors tu seras Poétesse... (un silence)

L'amante : Qui t'a enfanté ?

Susto : La terre d'où je viens et que je vais rejoindre. Rien d'autre n'existe hormis elle ; chaque jour qui passe nous donne en spectacle sa beauté lumineuse ou bien sa sombre face privée du soleil éclairée par la lune. De ses dons nous sommes tributaires, de ses fruits nous nous nourrissons depuis notre naissance.

L'amante : Mais pourtant nous la meurtrissons, nous détournons nos regards soucieux de toujours plaire.

Susto : Oui tous les signes sont là.

L'amante : Quels signes ?

Susto : Ceux de notre folie, ceux de sa colère. Regarde combien de villes nous avons construites en toutes les parties du monde pour nous y entasser misérables. Combien de machines merveil-

leuses nous avons imaginées pour nous rendre service après service et qui tôt ou tard sont dévoyées.

L'amante : À quoi penses-tu ?

Susto : Aux terribles engins de mort qui servent à anéantir toujours plus, funestes jouets dont les tyrans raffolent.

L'amante : Est-ce sans fin ?

Susto : J'en ai peur.

L'amante : N'y aura-t-il rien ni personne pour nous arrêter ?

Susto : Si. Toi.

L'amante : Moi ? Comment ?

Susto : D'abord parce qu'à présent tu possèdes les mots, leur puissance et leur gloire dorée qui est celle de convaincre d'amener la paix. Tu as cela en toi et plus encore car tu peux enfanter le désir du véritable amour.

L'amante : Et si je ne veux pas ?

Susto : Pourquoi refuserais-tu ?

L'amante : Parce que tout ce que je vois me déplaît, me fait horreur. Où que porte mon regard ce ne sont que destructions, violences sans raison, vices, batailles sans pitié. Rien ne peut entraver cette méchanceté des hommes.

Susto : Tu as donc le choix ; cela est bien.

L'amante : Choisir ! Non, je n'ai guère cette promesse car les dés sont pipés.

Susto : Réfléchis cependant.

L'amante : En quoi ? Qui peut racheter tant de crimes et de vaste misère ? Donne-moi une seule raison ?

Susto : Je pourrais t'en donner mille que tu rejetterais aussitôt dans ta pleine révolte. Je vais t'en présenter une seule.

L'amante : Je t'écoute.

Susto : La Beauté.

L'amante : (riant) Tu te moques de moi !

Susto : Je ne te parle pas de la surface des choses mais de leur profondeur ; des actes justes des êtres, des oeuvres de l'art faites pour charmer et combler de félicité, de la générosité, du partage des sens ainsi que des douceurs de vivre, du regard de l'enfant qui tient ta main par un doigt.

L'amante : Je n'ai pas vraiment connu ceci ou si peu.

Susto : Tout n'est perdu ; tu peux encore emprunter ce chemin.

L'amante : Là demeure mon choix selon toi ?

Susto : Il n'y en a pas d'autre à ce que je sais. Soit tu te laisses prendre par la haine ou l'inconscience, soit tu prends tes forces de la terre elle-même qui sait pardonner.

L'amante : Pardonner ! Pour cela il faut posséder la terre où l'on marche.

Susto : Dis-toi que la terre est grande, que tous les déserts, les mers et les fiers sommets sont tiens.

L'amante : Tu exiges l'impossible.

Susto : N'oublie pas : ce qui compte ce sont les chemins de l'esprit. (Susto se lève lentement et s'approche de l'amante qui a un léger mouvement de recul. Il lève la main gauche puis lui tend son bâton de la main droite) Prends-le.

L'amante : Tu me le donnes !?

Susto : Prends ; je n'en ai plus besoin.

L'amante : (hésitante) En quoi cette chose peut me servir ?

Susto : À mieux marcher assurée de ton pas, à te défendre parfois mais surtout à te préparer à la vieillesse lente.

L'amante : Je ne pense pas y parvenir.

Susto : Détrompe-toi. Si tu empruntes le chemin que je t'ai dit, tu vivras longtemps.

L'amante : (prenant le bâton) Je vais essayer.

Susto : Rien n'existe que l'Esprit. (Il recule pas à pas vers le fond de la scène qui se remplit d'une brume lumineuse dont l'éclat peu à peu s'estompe. Il disparaît dans une note musicale continue. L'amante manie alors le bâton comme une arme, faisant des moulinets et s'approchant de l'armure dorée du prince restée à terre, lui donne des coups violents)

L'amante : (s'arrêtant de frapper) Non je ne crois pas en tes paroles d'homme que l'on dit sage ! Aucun homme ne peut être sage ; ils sont tous avides de pouvoir, d'argent et de domination ! (L'amante donne des coups de bâton à droite à gauche)

Tiens pour toi le roi... Cela c'est pour l'empereur et ça pour le guide, pour le prince, le président, l'administrateur, le général ... (elle s'épuise, s'affaisse, tombe à terre, dos vouté et prend place assise sur les genoux bâton sur l'épaule dans la position de Susto au début). Je perds mes forces à lutter en vain... Elles me quittent et ne reviendront plus. Jamais on ne songe à ceci lors de notre jeunesse ; nous pensons être immortels, égaux au dieux eux-mêmes. Mais après avoir subi toutes les misères, les humiliations, porté des enfants ingrats, devenus indifférents, que reste-t-il ? Ces jours-là ont un goût de cendre, la couleur du ciel gris et le froid de l'hiver. Il reste la mémoire, les souvenirs parfois heureux, le vol de l'hirondelle le soir criant après ses soeurs. Ces rêves nous reviennent, mêlés, absurdes, terribles où l'on chute sans fin ; parfois ils sont si étranges qu'on en est consolés. Or même ceci il nous faut le quitter, peu à peu les souvenirs s'espacent, s'estompent et deviennent diffus tel le brouillard qui précède la nuit. Nos lèvres cherchent des mots qui ne viennent plus, aussi nous répétons quelques phrases toujours semblables, des bribes, le regard perdu...

(Sur le fond de la scène le fantôme du prince revient entouré d'une brume lumineuse)

Adjal : Que dit-on de moi ?

L'amante : Que tu fus un horrible tyran et que malgré tout le fracas que tu as causé sur terre, sous elle tu n'es plus rien.

Adjal : Personne pour me regretter ?

L'amante : Toujours tu trouveras des fous, des nostalgiques de l'ordre imposé, ceux qui ne veulent penser.

Adjal : Alors rien n'est perdu.

L'amante : Ces choses recommencent comme une malédiction, une mauvaise affaire, un dit de bêtes mortes...

Adjal : Et tu as combattu tout ce temps ?

L'amante : Je suis lasse désormais, sans vigueur.

Adjal : Oui, rien n'est perdu.

L'amante : Ne te réjouis pas trop vite.

Adjal : Qui peut donc empêcher le retour à présent ?

L'amante : Seule la parole le peut, la vraie.

Adjal : Bien peu de chose en vérité. On en fait des comptines.

L'amante : Je sais ; le crotale profite du sommeil des justes, de la maison ouverte par mégarde. Il s'insinue, cherche ; de son regard perçant il détaille toute ombre. Puis la proie choisie, il se dresse et aussi rapide qu'un éclair jaune, il frappe pour tuer.

Adjal : J'aimerais vivre cette nuit-là.

L'amante : Tu la vis déjà.

Adjal : Non... Pas encore. Mon esprit vagabonde, erre sans but, chose pale et fugitive dans des abîmes insondables... Mais je sais que je vais bientôt revenir... (il disparaît).

L'amante : Pas tant que j'aurai le souffle pour me soutenir. (Un silence) Parole et Pensée sont nos ailes, notre liberté leur doit tout ; toi qui viens de naître, toi qui, jeune encore, t'interroges sur le sens qu'il faut donner à tes actes, n'oublies pas de les chérir. Parce que parmi tant de méchants, de veules, de cupides, tu dois te retrouver sans cesse à te défendre. Ceux qui avant toi ont porté ce fardeau, tentant d'instaurer la justice sans y parvenir comptent sur toi. Réussiras-tu là où tant n'ont pu que faillir ? Peut-être après tout que ces fables dont on nous berce pour nous endormir finiront par trouver quelque issue... (un silence) Heureuse ! Et maintenant, toi qui n'a rien fait qu'écouter, regarde ! (Elle se met debout, bien droite, retire son masque pour le montrer, bras tendu au public. Sa tête est sans visage avec un bas gris, elle clame d'une voix forte)
Poésie ! Lève-toi !

FIN

Cette pièce de théâtre a été écrite par Jean-Louis Augé et achevée à Mèze le 29 septembre 2025. Elle est dédiée aux victimes de la tyrannie.

S.I.C.
Conclusus est.

Aetas LXXI



SIC VENIT JUSTICIA